La Cigale et la Fourmi

(LIVRE I)

La Cigale, ayant chanté
 Tout l'été,
 Se trouva fort dépourvue
 Quand la bise fut venue.
 Pas un seul petit morceau
 De mouche ou de vermisseau.
 Elle alla crier famine
 Chez la Fourmi sa voisine,
 La priant de lui prêter
 Quelque grain pour subsister
 Jusqu'à la saison nouvelle.
 Je vous paierai, lui dit-elle,
 Avant l'ôût, foi d'animal,
 Intérêt et principal.
 La Fourmi n'est pas prêteuse ;
 C'est là son moindre défaut.
 « Que faisiez-vous au temps chaud ?
 Dit-elle à cette emprunteuse.
 – Nuit et jour à tout venant
 Je chantais, ne vous déplaie.
 – Vous chantiez ? j'en suis fort aise :
 Eh bien ! dansez maintenant. »

Le Corbeau et le Renard

(LIVRE I)

maître Corbeau, sur un arbre perché,
 Tenait en son bec un fromage.
 Maître Renard, par l'odeur alléché,
 Lui tint à peu près ce langage :
 « Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.
 Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
 Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois. »
 À ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie ;
 Et pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon Monsieur,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
 Le Corbeau honteux et confus
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf

(LIVRE I)

Une Grenouille vit un bœuf
 Qui lui sembla de belle taille.
 Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf
 Envieuse s'étend, et s'enfle, et se travaille
 Pour égaler l'animal en grosseur,
 Disant : Regardez bien, ma sœur ;
 Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
 – Nenni. – M'y voici donc ? – Point du tout. – M'y voilà ?
 – Vous n'en approchez point. La chétive pécore
 S'enfla si bien qu'elle creva.
 Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
 Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs,
 Tout Prince a des Ambassadeurs,
 Tout Marquis veut avoir des Pages.

Le Rat de ville et le Rat des champs

(LIVRE I)

Autrefois le Rat de ville
 Invita le Rat des champs,
 D'une façon fort civile,
 À des reliefs d'Ortolans.
 Sur un Tapis de Turquie
 Le couvert se trouva mis.
 Je laisse à penser la vie
 Que firent ces deux amis.
 Le régal fut fort honnête,
 Rien ne manquait au festin ;
 Mais quelqu'un troubla la fête
 Pendant qu'ils étaient en train.
 À la porte de la salle
 Ils entendirent du bruit :
 Le Rat de ville détale ;
 Son camarade le suit.
 Le bruit cesse, on se retire :
 Rats en campagne aussitôt ;
 Et le citadin de dire :
 Achevons tout notre rôl.
 – C'est assez, dit le rustique ;
 Demain vous viendrez chez moi :
 Ce n'est pas que je me pique
 De tous vos festins de Roi ;
 Mais rien ne vient m'interrompre :
 Je mange tout à loisir.
 Adieu donc ; fi du plaisir
 Que la crainte peut corrompre.

Le Pot de terre et le Pot de fer

(LIVRE V)

Le Pot de fer proposa
 Au Pot de terre un voyage.
 Celui-ci s'en excusa,
 Disant qu'il ferait que sage
 De garder le coin du feu :
 Car il lui fallait si peu,
 Si peu, que la moindre chose
 De son débris serait cause.
 Il n'en reviendrait morceau.
 Pour vous, dit-il, dont la peau
 Est plus dure que la mienne,
 Je ne vois rien qui vous tienne.
 – Nous vous mettrons à couvert,
 Repartit le Pot de fer.
 Si quelque matière dure
 Vous menace d'aventure,
 Entre deux je passerai,
 Et du coup vous sauverai.
 Cette offre le persuade.
 Pot de fer son camarade
 Se met droit à ses côtés.
 Mes gens s'en vont à trois pieds,
 Clopin-clopant comme ils peuvent,
 L'un contre l'autre jetés
 Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
 Le Pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas
 Que par son compagnon il fut mis en éclats,
 Sans qu'il eût lieu de se plaindre.
 Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;
 Ou bien il nous faudra craindre
 Le destin d'un de ces Pots.

Le Chêne et le Roseau

(LIVRE I)

Le Chêne un jour dit au Roseau :
 « Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ;
 Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
 Le moindre vent qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau,
 Vous oblige à baisser la tête,
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphyr.
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir :
 Je vous défendrais de l'orage ;
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des Royaumes du vent.
 La Nature envers vous me semble bien injuste.
 – Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
 Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos ;
 Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
 L'Arbre tient bon ; le Roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au Ciel était voisine,
 Et dont les pieds touchaient à l'Empire des Morts.

Le Lion et le Moucheron

(LIVRE II)

La-t'en, chétif insecte, excrément de la terre.
C'est en ces mots que le Lion
Parlait un jour au Moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de Roi
Me fasse peur ni me soucie ?
Un bœuf est plus puissant que toi :
Je le mène à ma fantaisie.
À peine il achevait ces mots
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le Trompette et le Héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du Lion, qu'il rend presque fou.
Le Quadrupède écume, et son œil étincelle ;
Il rugit, on se cache, on tremble à l'environ ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un Moucheron.
Un avorton de Mouche en cent lieux le harcelle,
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faite montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat ; le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée :
Il y rencontre aussi sa fin.
Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

Le petit Poisson et le Pêcheur

(LIVRE V)

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie ;
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.
Un Carpeau qui n'était encore que fretin
Fut pris par un Pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre Carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée ;
Laissez-moi Carpe devenir :
Je serai par vous repêchée.
Quelque gros Partisan m'achètera bien cher,
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat ? croyez-moi ; rien qui vaille.
– Rien qui vaille ? Eh bien soit, repartit le Pêcheur ;
Poisson, mon bel ami, qui faites le Prêcheur,
Vous irez dans la poêle ; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.
Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras :
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

La Colombe et la Fourmi

(LIVRE II)

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau buvait une Colombe,
Quand sur l'eau se penchant une Fourmi y tombe ;
Et dans cet Océan l'on eût vu la Fourmi
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la Fourmi arrive.
Elle se sauve ; et là-dessus
Passe un certain Croquant qui marchait les pieds nus.
Ce Croquant par hasard avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'Oiseau de Vénus
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'apprête,
La Fourmi le pique au talon.
Le Vilain retourne la tête :
La Colombe l'entend, part, et tire de long.
Le soupé du Croquant avec elle s'envole :
Point de Pigeon pour une obole.

Les Animaux malades de la Peste

(LIVRE VII)

Un mal qui répand la terreur,
 Mal que le Ciel en sa fureur
 Inventa pour punir les crimes de la terre,
 La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
 Faisait aux animaux la guerre.
 Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
 On n'en voyait point d'occupés
 À chercher le soutien d'une mourante vie ;
 Nul mets n'excitait leur envie ;
 Ni Loups ni Renards n'épiaient
 La douce et l'innocente proie.
 Les Tourterelles se fuyaient :
 Plus d'amour, partant plus de joie.
 Le Lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
 Je crois que le Ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune ;
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux,
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
 On fait de pareils dévouements.
 Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.
 Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons
 J'ai dévoré force moutons.
 Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :
 Même il m'est arrivé quelquefois de manger Le Berger.
 Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
 Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
 Car on doit souhaiter selon toute justice
 Que le plus coupable périsse.
 – Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;
 Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
 Eh bien, manger moutons, canaille, sottre espèce,
 Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes Seigneur
 En les croquant beaucoup d'honneur.
 Et quant au Berger l'on peut dire
 Qu'il était digne de tous maux,
 Étant de ces gens-là qui sur les animaux
 Se font un chimérique empire.
 Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.
 On n'osa trop approfondir
 Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
 Les moins pardonnables offenses.
 Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtiens,

Au dire de chacun, étaient de petits saints.
 L'Âne vint à son tour et dit : J'ai souvenance
 Qu'en un pré de Moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
 À ces mots on cria haro sur le baudet.
 Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
 Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
 Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
 Rien que la mort n'était capable
 D'expié son forfait : on le lui fit bien voir.
 Selon que vous serez puissant ou misérable,
 Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Le Loup et l'Agneau

(LIVRE I)

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.
 Un Agneau se désaltérait
 Dans le courant d'une onde pure.
 Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure,
 Et que la faim en ces lieux attirait.
 Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
 Dit cet animal plein de rage :
 Tu seras châtié de ta témérité.
 – Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté
 Ne se mette pas en colère ;
 Mais plutôt qu'elle considère
 Que je me vas désaltérant
 Dans le courant,
 Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,
 Et que par conséquent, en aucune façon,
 Je ne puis troubler sa boisson.
 – Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
 – Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
 Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère.
 – Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
 – Je n'en ai point. – C'est donc quelqu'un des tiens :
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers, et vos chiens.
 On me l'a dit : il faut que je me venge.
 Là-dessus, au fond des forêts
 Le Loup l'emporte, et puis le mange,
 Sans autre forme de procès.

Les Grenouilles qui demandent un Roi

(LIVRE III)

Les grenouilles, se lassant
De l'état Démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir Monarchique.
Il leur tomba du Ciel un Roi tout pacifique :
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant
Que la gent marécageuse,
Gent fort sottre et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau ;
Or c'était un Soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui de le voir s'aventurant
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant,
Une autre la suivit, une autre en fit autant,
Il en vint une fourmilière ;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.
Le bon Sire le souffre, et se tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue.
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui se remue.
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir,
Et Grenouilles de se plaindre ;
Et Jupin de leur dire : Eh quoi ! votre désir
À ses lois croit-il nous astreindre ?
Vous avez dû premièrement
Garder votre Gouvernement ;
Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

Le Lion et le Rat (LIVRE II)

L faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux Fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un Lion
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le Roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce Lion fut pris dans des rets
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

Le Coche et la Mouche

(LIVRE VII)

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au Soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un Coche.
Femmes, Moine, vieillards, tout était descendu.
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une Mouche survient, et des chevaux s'approche ;
Prétend les animer par son bourdonnement ;
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du Cocher ;
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire ;
Va, vient, fait l'empressée ; il semble que ce soit
Un Sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens, et hâter la victoire.
La Mouche en ce commun besoin
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le Moine disait son Bréviaire ;
Il prenait bien son temps ! une femme chantait ;
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail le Coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la Mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Ça, Messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine.
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

Conseil tenu par les Rats

(LIVRE II)

Un Chat, nommé Rodilardus
Faisait des Rats telle déconfiture
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son sou ;
Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
Non pour un Chat, mais pour un Diable.
Or un jour qu'au haut et au loin
Le Galand alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord leur Doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiraient en terre ;
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen,
Chose ne leur parut à tous plus salulaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot ;
L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints Chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus :
Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines,
Voire chapitres de Chanoines.
Ne faut-il que délibérer,
La Cour en Conseillers foisonne ;
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.

Le Loup et la Cigogne

(LIVRE III)

Les Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frairie,
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une Cigogne.
Il lui fait signe, elle accourt.
Voilà l'Opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os ; puis pour un si bon tour
Elle demanda son salaire.
Votre salaire ? dit le Loup :
Vous riez, ma bonne commère
Quoi ? ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
Allez, vous êtes une ingrata ;
Ne tombez jamais sous ma patte.

Le Geai paré des plumes du Paon

(LIVRE IV)

Un Paon muait ; un Geai prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda ;
Puis parmi d'autres Paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par Messieurs les Paons plumé d'étrange sorte ;
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.
Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais ; et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

Les deux Chèvres

(LIVRE XII)

Dès que les Chèvres ont brouté,
 Certain esprit de liberté
 Leur fait chercher fortune ; elles vont en voyage
 Vers les endroits du pâturage
 Les moins fréquentés des humains.
 Là s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
 Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
 C'est où ces Dames vont promener leurs caprices ;
 Rien ne peut arrêter cet animal grim pant.
 Deux Chèvres donc s'éman cipant,
 Toutes deux ayant patte blanche,
 Quittèrent les bas prés, chacune de sa part.
 L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
 Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
 Deux Belettes à peine auraient passé de front
 Sur ce pont ;
 D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
 Devaient faire trembler de peur ces Amazones.
 Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
 Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
 Je m'imagine voir avec Louis le Grand
 Philippe Quatre qui s'avance
 Dans l'île de la Conférence.
 Ainsi s'avançaient pas à pas,
 Nez à nez, nos Aventurières,
 Qui, toutes deux étant fort fières,
 Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
 L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
 De compter dans leur race (à ce que dit l'Histoire)
 L'une certaine Chèvre au mérite sans pair
 Dont Polyphème fit présent à Galatée,
 Et l'autre la chèvre Amalthée,
 Par qui fut nourri Jupiter.
 Faute de reculer, leur chute fut commune ;
 Toutes deux tombèrent dans l'eau.
 Cet accident n'est pas nouveau
 Dans le chemin de la Fortune.

Les femmes et le Secret

(LIVRE VIII)

Rien ne pèse tant qu'un secret
 Le porter loin est difficile aux Dames :
 Et je sais même sur ce fait
 Bon nombre d'hommes qui sont femmes.
 Pour éprouver la sienne un mari s'écria
 La nuit étant près d'elle : O dieux ! qu'est-ce cela ?
 Je n'en puis plus ; on me déchire ;
 Quoi j'accouche d'un œuf ! – D'un œuf ? – Oui, le voilà
 Frais et nouveau pondu. Gardez bien de le dire :
 On m'appellerait poule. Enfin n'en parlez pas.
 La femme neuve sur ce cas,
 Ainsi que sur mainte autre affaire,
 Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.
 Mais ce serment s'évanouit
 Avec les ombres de la nuit.
 L'épouse indis crète et peu fine,
 Sort du lit quand le jour fut à peine levé :
 Et de courir chez sa voisine.
 Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé :
 N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre.
 Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
 Au nom de Dieu gardez-vous bien
 D'aller publier ce mystère.
 – Vous moquez-vous ? dit l'autre : Ah ! vous ne savez guère
 Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
 La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
 L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
 Elle va la répandre en plus de dix endroits.
 Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
 Ce n'est pas encor tout, car une autre commère
 En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait,
 Précaution peu nécessaire,
 Car ce n'était plus un secret.
 Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
 De bouche en bouche allait croissant,
 Avant la fin de la journée
 Ils se montaient à plus d'un cent.

Le Meunier, son Fils et l'Âne

(LIVRE III)

L'invention des Arts étant un droit d'aïnesse,
Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grèce.
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes.
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé ;
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa Lyre,
Disciples d'Apollon, nos Maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins,
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins),
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
À quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance ;
Dois-je dans la Province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charge à la Cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes.
La guerre a ses douceurs, l'Hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter,
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un Meunier et son Fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur Âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre.
Le premier qui les vit de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le Meunier à ces mots connaît son ignorance ;
Il met sur pieds sa bête, et la fait détalier.
L'Âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le Meunier n'en a cure.
Il fait monter son fils, il suit, et d'aventure
Passent trois bons Marchands. Cet objet leur déplut.

Le plus vieux au Garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez Laquais à barbe grise.
C'était à vous de suivre, au Vieillard de monter.
– Messieurs, dit le Meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le Vieillard monte,
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un Évêque assis,
Fait le veau sur son Âne, et pense être bien sage.
– Il n'est, dit le Meunier, plus de Veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous,
Le Baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre sa peau.
– Parbleu, dit le Meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois, si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'Âne, se prélassant, marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que Baudet aille à l'aise, et Meunier s'incommode ?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur Âne.
Nicolas au rebours, car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
Beau trio de Baudets ! Le Meunier repartit :
Je suis Âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue ;
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien ;
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince ;
Allez, venez, courez ; demeurez en Province ;
Prenez Femme, Abbaye, Emploi, Gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

L'Ours et l'Amateur des Jardins

(LIVRE VIII)

Certain Ours montagnard, Ours à demi léché,
 Confiné par le sort dans un bois solitaire,
 Nouveau Bellérophon vivait seul et caché :
 Il fût devenu fou ; la raison d'ordinaire
 N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés :
 Il est bon de parler, et meilleur de se taire,
 Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
 Nul animal n'avait affaire
 Dans les lieux que l'Ours habitait ;
 Si bien que tout Ours qu'il était
 Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
 Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
 Non loin de là certain vieillard
 S'ennuyait aussi de sa part.
 Il aimait les jardins, était Prêtre de Flore,
 Il l'était de Pomone encore :
 Ces deux emplois sont beaux : Mais je voudrais parmi
 Quelque doux et discret ami.
 Les jardins parlent peu ; si ce n'est dans mon livre ;
 De façon que, lassé de vivre
 Avec des gens muets notre homme un beau matin
 Va chercher compagnie, et se met en campagne.
 L'Ours porté d'un même dessein
 Venait de quitter sa montagne :
 Tous deux, par un cas surprenant
 Se rencontrent en un tournant.
 L'homme eut peur : mais comment esquiver ; et que faire ?
 Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
 Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
 L'Ours très mauvais complimenteur,
 Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur,
 Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
 Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
 J'ai des fruits, j'ai du lait : Ce n'est peut-être pas
 De Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire ;
 Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte ; et d'aller.
 Les voilà bons amis avant que d'arriver.
 Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;
 Et bien qu'on soit à ce qu'il semble
 Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
 Comme l'Ours en un jour ne disait pas deux mots
 L'Homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
 L'Ours allait à la chasse, apportait du gibier,
 Faisait son principal métier
 D'être bon émoucheur, écartait du visage
 De son ami dormant, ce parasite ailé,

Que nous avons mouche appelé.
 Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
 Sur le bout de son nez une allant se placer
 Mit l'Ours au désespoir, il eut beau la chasser.
 Je t'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.
 Aussitôt fait que dit ; le fidèle émoucheur
 Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
 Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
 Et non moins bon archer que mauvais raisonneur :
 Roide mort étendu sur la place il le couche.
 Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
 Mieux vaudrait un sage ennemi.

Le Héron

(LIVRE VII)

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où,
 Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
 Il côtoyait une rivière.
 L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
 Ma commère la carpe y faisait mille tours
 Avec le brochet son compère.
 Le Héron en eût fait aisément son profit :
 Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre.
 Mais il crut mieux faire d'attendre
 Qu'il eût un peu plus d'appétit.
 Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
 Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau
 S'approchant du bord vit sur l'eau
 Des Tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
 Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux
 Et montrait un goût dédaigneux,
 Comme le rat du bon Horace.
 Moi, des Tanches ! dit-il, moi, Héron, que je fasse
 Une si pauvre chère ? Et pour qui me prend-on ?
 La Tanche rebutée il trouva du goujon.
 Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un Héron !
 J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux Dieux ne plaise !
 Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
 Qu'il ne vit plus aucun poisson.
 La faim le prit, il fut tout heureux et tout aise
 De rencontrer un limaçon.
 Ne soyons pas si difficiles :
 Les plus accommodants, ce sont les plus habiles :
 On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
 Gardez-vous de rien dédaigner ;
 Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
 Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux Hérons
 Que je parle ; écoutez, humains, un autre conte ;
 Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

La Laitière et le Pot au lait

(LIVRE VII)

Perrette sur sa tête ayant un Pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue elle allait à grands pas ;
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple, et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée ;
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile,
D'élever des poulets autour de ma maison :
Le Renard sera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était quand je l'eus de grosseur raisonnable :
J'aurai le revendant de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée.
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée ;
La dame de ces biens, quittant d'un œil mari
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait ;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Picrochole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous ?
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes :
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi ;
On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ;
Je suis gros Jean comme devant.

L'Avare qui a perdu son Trésor

(LIVRE IV)

L'Usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.
L'homme au trésor caché qu'Esopé nous propose,
Servira d'exemple à la chose.
Ce malheureux attendait
Pour jouir de son bien une seconde vie ;
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
Il avait dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât
À l'endroit où gisait cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs ; il gémit, il soupire.
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
C'est mon trésor que l'on m'a pris.
– Votre trésor ? où pris ? – Tout joignant cette pierre.
– Eh ! sommes-nous en temps de guerre,
Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
– À toute heure ? bons Dieux ! ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchais jamais. – Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant,
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent :
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

Le Cochet, le Chat et le Souriceau

(LIVRE VI)

Un Souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
J'avais franchi les Monts qui bornent cet État,
Et trottai comme un jeune Rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin et gracieux,
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude.
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
Or c'était un Cochet dont notre Souriceau
Fit à sa mère le tableau,
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui grâce aux Dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance ;
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant :
Je le crois fort sympathisant
Avec Messieurs les Rats ; car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
– Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
Qui sous son minois hypocrite
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal tout au contraire
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

Le Lion devenu vieux

(LIVRE III)

Le Lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le Cheval s'approchant lui donne un coup de pied,
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.
Le malheureux Lion, languissant, triste, et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes ;
Quand voyant l'Âne même à son antre accourir :
Ah ! c'est trop, lui dit-il : je voulais bien mourir ;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

La Belette entrée dans un Grenier

(LIVRE III)

Damoiselle Belette, au corps long et floüet,
Entra dans un Grenier par un trou fort étroit :
Elle sortait de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galande fit chère lie,
Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion.
La voilà pour conclusion
Grasse, mafflue, et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son soû,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise ;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un Rat qui la voyait en peine
Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

Le Chartier embourbé

(LIVRE VI)

Le Phaéton d'une voiture à foin
Vît son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours. C'était à la campagne
Près d'un certain canton de la basse Bretagne
Appelé Quimpercorentin.
On sait assez que le destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage !
Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux.
Pestant en sa fureur extrême
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le Dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient.
Ôte d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit.
Prends ton pic et me romps ce caillou qui te nuit.
Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? – Oui, dit l'homme.
– Or bien je vas t'aider, dit la voix : prends ton fouet.
– Je l'ai pris. Qu'est ceci ? mon char marche à souhait.
Hercule en soit loué. Lors la voix : Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.
Aide-toi, le Ciel t'aidera.

Les Voleurs et l'Âne

(LIVRE I)

Pour un Âne enlevé deux Voleurs se battaient :
L'un voulait le garder ; l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron.
L'Âne, c'est quelquefois une pauvre province.
Les voleurs sont tel ou tel prince,
Comme le Transylvain, le Turc, et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la Province conquise :
Un quart Voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du Baudet.

Les deux Coqs

(LIVRE VII)

Deux Coqs vivaient en paix : une Poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie ; et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du sang des Dieux même on vit le Xanthe teint.
Longtemps entre nos Coqs le combat se maintint :
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.
La gent qui porte crête au spectacle accourut.
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur ; le vaincu disparut.
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours qu'un rival tout fier de sa défaite
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage.
Il aiguïait son bec, battait l'air et ses flancs,
Et s'exerçant contre les vents
S'armait d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un Vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire.
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.
Enfin par un fatal retour
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet :
Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.
La Fortune se plaît à faire de ces coups ;
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

L'Huître et les Plaideurs

(LIVRE IX)

Un jour deux Pèlerins sur le sable rencontrent
 Une Huître que le flot y venait d'apporter ;
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
 À l'égard de la dent il fallut contester.
 L'un se baissait déjà pour amasser la proie ;
 L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir
 Qui de nous en aura la joie.
 Celui qui le premier a pu l'apercevoir
 En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
 – Si par là on juge l'affaire,
 Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
 – Je ne l'ai pas mauvais aussi,
 Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
 – Eh bien ! vous l'avez vue, et moi je l'ai sentie.
 Pendant tout ce bel incident,
 Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
 Perrin fort gravement ouvre l'Huître, et la gruge,
 Nos deux Messieurs le regardant.
 Ce repas fait, il dit d'un ton de Président :
 Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
 Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.
 Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
 Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

L'Ours et les deux Compagnons

(LIVRE V)

Deux compagnons pressés d'argent
 À leur voisin Fourreur vendirent
 La peau d'un Ours encor vivant,
 Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
 C'était le Roi des Ours au compte de ces gens.
 Le Marchand à sa peau devait faire fortune.
 Elle garantirait des froids les plus cuisants,
 On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
 Dindenaut prisait moins ses Moutons qu'eux leur Ours :
 Leur, à leur compte, et non à celui de la Bête.
 S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
 Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
 Trouvent l'Ours qui s'avance, et vient vers eux au trot ;
 Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
 Le marché ne tint pas ; il fallut le résoudre :
 D'intérêts contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
 L'un des deux Compagnons grimpe au faîte d'un arbre ;
 L'autre, plus froid que n'est un marbre,
 Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
 Ayant quelque part où dire
 Que l'Ours s'acharne peu souvent
 Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
 Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau.
 Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie,
 Et de peur de supercherie
 Le tourne, le retourne, approche son museau,
 Flaire aux passages de l'haleine.
 C'est, dit-il, un cadavre ; Ôtons-nous, car il sent.
 À ces mots, l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.
 L'un de nos deux Marchands de son arbre descend,
 Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
 Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
 Eh bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
 Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
 Car il s'approchait de bien près,
 Te retournant avec sa serre.
 – Il m'a dit qu'il ne faut jamais
 Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.

Le Loup et le Chien

(LIVRE I)

Un Loup n'avait que les os et la peau ;
 Tant les Chiens faisaient bonne garde.
 Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
 Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
 L'attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire Loup l'eût fait volontiers.
 Mais il fallait livrer bataille,
 Et le Mâtin était de taille
 À se défendre hardiment.
 Le Loup donc l'aborde humblement,
 Entre en propos, et lui fait compliment
 Sur son embonpoint, qu'il admire.
 Il ne tiendra qu'à vous beau Sire,
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien :
 Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, haïres, et pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car quoi ? Rien d'assuré : point de franche lippée :
 Tout à la pointe de l'épée.
 Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin.
 Le Loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
 Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens
 Portants bâtons, et mendiants ;
 Flatter ceux du logis, à son Maître complaire ;
 Moyennant quoi votre salaire
 Sera force reliefs de toutes les façons :
 Os de poulets, os de pigeons :
 Sans parler de mainte caresse.
 Le Loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.
 Qu'est-ce là ? lui dit-il. – Rien. – Quoi ? rien ?
 – Peu de chose.
 – Mais encor ? – Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause.
 – Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
 Où vous voulez ? – Pas toujours, mais qu'importe ?
 – Il importe si bien, que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte,
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
 Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

La Poule aux Œufs d'or

(LIVRE V)

L'Avarice perd tout en voulant tout gagner.
 Je ne veux, pour le témoigner,
 Que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
 Pondait tous les jours un œuf d'or.
 Il crut que dans son corps elle avait un trésor.
 Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
 À celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
 S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.
 Belle leçon pour les gens chiches :
 Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
 Qui du soir au matin sont pauvres devenus
 Pour vouloir trop tôt être riches ?

Le Renard et les Raisins

(LIVRE III)

Certain Renard Gascon, d'autres disent Normand,
 Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
 Des Raisins mûrs apparemment,
 Et couverts d'une peau vermeille.
 Le galand en eût fait volontiers un repas ;
 Mais comme il n'y pouvait atteindre :
 Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.
 Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

Le Laboureur et ses Enfants

(LIVRE V)

Travaillez, prenez de la peine :
 C'est le fonds qui manque le moins.
 Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
 Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
 Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
 Que nous ont laissé nos parents.
 Un trésor est caché dedans.
 Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
 Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
 Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût.
 Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
 Où la main ne passe et repasse.
 Le père mort, les fils vous retournent le champ
 Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
 Il en rapporta davantage.
 D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
 De leur montrer avant sa mort
 Que le travail est un trésor.

Les deux Pigeons

(LIVRE IX)

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre.
 L'un d'eux s'ennuyant au logis
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
 Voulez-vous quitter votre frère ?
 L'absence est le plus grand des maux :
 Non pas pour vous, cruel. Au moins, que les travaux,
 Les dangers, les soins du voyage,
 Changent un peu votre courage.
 Encor si la saison s'avancait davantage !
 Attendez les zéphyr. Qui vous presse ? Un corbeau
 Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,
 Que Faucons, que réseaux. Hélas, dirai-je, il pleut :
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon soupé, bon gîte, et le reste ?
 Ce discours ébranla le cœur
 De notre imprudent voyageur ;
 Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
 L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
 Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;
 Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frère.
 Je le désennuierai : quiconque ne voit guère
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
 Vous sera d'un plaisir extrême.
 Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint ;
 Vous y croirez être vous-même.
 À ces mots en pleurant ils se dirent adieu.
 Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
 Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
 Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
 L'air devenu serein, il part tout morfondu,
 Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
 Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
 Voit un pigeon auprès ; cela lui donne envie :
 Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las,
 Les menteurs et traîtres appas.
 Le las était usé ! si bien que de son aile,
 De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.

Quelque plume y périt ; et le pis du destin
 Fut qu'un certain Vautour à la serre cruelle
 Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
 Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,
 Semblait un forçat échappé.
 Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
 Fond à son tour un Aigle aux ailes étendues.
 Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
 S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,
 Crut, pour ce coup, que ses malheurs
 Finiraient par cette aventure ;
 Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
 Prit sa fronde et, du coup, tua plus d'à moitié
 La volatile malheureuse,
 Qui, maudissant sa curiosité,
 Traînant l'aile et tirant le pié,
 Demi-morte et demi-boiteuse,
 Droit au logis s'en retourna.
 Que bien, que mal, elle arriva
 Sans autre aventure fâcheuse.
 Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
 De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.
 Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
 Que ce soit aux rives prochaines ;
 Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
 Toujours divers, toujours nouveau ;
 Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste ;
 J'ai quelquefois aimé ! je n'aurais pas alors
 Contre le Louvre et ses trésors,
 Contre le firmament et sa voûte céleste,
 Changé les bois, changé les lieux
 Honorés par les pas, éclairés par les yeux
 De l'aimable et jeune Bergère
 Pour qui, sous le fils de Cythère,
 Je servis, engagé par mes premiers serments.
 Hélas ! quand reviendront de semblables moments ?
 Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
 Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?
 Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
 Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
 Ai-je passé le temps d'aimer ?

Les Deux Mulets

(LIVRE I)

Deux Mulets cheminaient : l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la Gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette :
Quand, l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.
Le Mulet en se défendant
Se sent percer de coups : il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
Ce Mulet qui me suit du danger se retire,
Et moi j'y tombe, et je péris.
– Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut Emploi :
Si tu n'avais servi qu'un Meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade.

Le Renard et le Buste

(LIVRE IV)

Les Grands, pour la plupart, sont masques
de théâtre ;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'Âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit.
Le Renard au contraire à fond les examine,
Les tourne de tout sens ; et quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un Buste de Héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un Buste creux, et plus grand que nature.
Le Renard, en louant l'effort de la sculpture :
Belle tête, dit-il ; mais de cervelle point.
Combien de grands Seigneurs sont Bustes en ce point ?

Le Savetier et le Financier

(LIVRE VIII)

Un Savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor.
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le Savetier alors en chantant l'éveillait,
Et le Financier se plaignait,
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? – Par an ? Ma foi, Monsieur,
Dit avec un ton de rieur,
Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain.
– Eh bien que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
– Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours ;
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes.)
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer ; on nous ruine en Fêtes.
L'une fait tort à l'autre ; et Monsieur le Curé
De quelque nouveau Saint charge toujours son prône.
Le Financier riant de sa naïveté
Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant ; il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent : À la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus.
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

Les Médecins

(LIVRE V)

Le Médecin Tant-pis allait voir un malade
 Que visitait aussi son confrère Tant-mieux ;
 Ce dernier espérait, quoique son camarade
 Soutînt que le gisant irait voir ses aïeux.
 Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
 Leur malade paya le tribut à Nature,
 Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
 Ils triomphaient encor sur cette maladie.
 L'un disait : il est mort, je l'avais bien prévu.
 – S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

Le Singe et le Chat

(LIVRE IX)

Bertrand avec Raton, l'un Singe et l'autre Chat,
 Commensaux d'un logis, avaient un commun Maître.
 D'animaux malfaisants c'était un très bon plat ;
 Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
 Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
 L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage.
 Bertrand déroba tout ; Raton de son côté
 Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
 Un jour au coin du feu nos deux maîtres fripons
 Regardaient rôtir des marrons.
 Les escroquer était une très bonne affaire :
 Nos galands y voyaient double profit à faire,
 Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
 Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
 Que tu fasses un coup de maître.
 Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
 Propre à tirer marrons du feu,
 Certes marrons verraient beau jeu.
 Aussitôt fait que dit : Raton avec sa patte,
 D'une manière délicate,
 Écarte un peu la cendre, et retire les doigts,
 Puis les reporte à plusieurs fois ;
 Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque.
 Et cependant Bertrand les croque.
 Une servante vient : adieu mes gens. Raton
 N'était pas content, ce dit-on.
 Aussi ne le sont pas la plupart de ces Princes
 Qui, flattés d'un pareil emploi,
 Vont s'échauffer en des Provinces
 Pour le profit de quelque Roi.

La Tortue et les deux Canards

(LIVRE X)

Une Tortue était, à la tête légère,
 Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays,
 Volontiers on fait cas d'une terre étrangère :
 Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
 Deux Canards à qui la commère
 Communiqua ce beau dessein,
 Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire :
 Voyez-vous ce large chemin ?
 Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique,
 Vous verrez mainte République,
 Maint Royaume, maint peuple, et vous profiterez
 Des différentes mœurs que vous remarquerez.
 Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère
 De voir Ulysse en cette affaire.
 La Tortue écouta la proposition.
 Marché fait, les oiseaux forgent une machine
 Pour transporter la pèlerine.
 Dans la gueule en travers on lui passe un bâton.
 Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise.
 Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
 La Tortue enlevée on s'étonne partout
 De voir aller en cette guise
 L'animal lent et sa maison,
 Justement au milieu de l'un et l'autre Oïson.
 Miracle, criait-on. Venez voir dans les nues
 Passer la Reine des Tortues.
 – La Reine. Vraiment oui. Je la suis en effet ;
 Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
 De passer son chemin sans dire aucune chose ;
 Car lâchant le bâton en desserrant les dents,
 Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
 Son indiscrétion de sa perte fut cause.
 Imprudence, babil, et sottise vanité,
 Et vaine curiosité,
 Ont ensemble étroit parentage.
 Ce sont enfants tous d'un lignage.

Le Lièvre et la Tortue

(LIVRE VI)

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.
 Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.
 Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
 Sitôt que moi ce but. – Sitôt ? Êtes-vous sage ?
 Repartit l'animal léger.
 Ma commère, il vous faut purger
 Avec quatre grains d'ellébore.
 – Sage ou non, je parie encore.
 Ainsi fut fait : et de tous deux
 On mit près du but les enjeux :
 Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
 Ni de quel juge l'on convint.
 Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire ;
 J'entends de ceux qu'il fait lorsque prêt d'être atteint
 Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux Calendes,
 Et leur fait arpenter les landes.
 Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
 Pour dormir, et pour écouter
 D'où vient le vent, il laisse la Tortue
 Aller son train de Sénateur.
 Elle part, elle s'évertue ;
 Elle se hâte avec lenteur.
 Lui cependant méprise une telle victoire,
 Tient la gageure à peu de gloire,
 Croit qu'il y va de son honneur
 De partir tard. Il broute, il se repose,
 Il s'amuse à toute autre chose
 Qu'à la gageure. À la fin quand il vit
 Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
 Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
 Furent vains : la Tortue arriva la première.
 Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
 De quoi vous sert votre vitesse ?
 Moi, l'emporter ! et que serait-ce
 Si vous portiez une maison ?

Le Loup, la Cheure et le Cheureau

(LIVRE IV)

La Bique allant remplir sa traînante mamelle
 Et paître l'herbe nouvelle,
 Ferma sa porte au loquet,
 Non sans dire à son Biquet :
 Gardez-vous sur votre vie
 D'ouvrir que l'on ne vous die,
 Pour enseigne et mot du guet :
 Foin du Loup et de sa race !
 Comme elle disait ces mots,
 Le Loup de fortune passe ;
 Il les recueille à propos,
 Et les garde en sa mémoire,
 La Bique, comme on peut croire,
 N'avait pas vu le glouton.
 Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
 Et d'une voix papelarde
 Il demande qu'on ouvre, en disant Foin du Loup,
 Et croyant entrer tout d'un coup.
 Le Biquet soupçonneux par la fente regarde.
 Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
 S'écria-t-il d'abord. (Patte blanche est un point
 Chez les Loups, comme on sait, rarement en usage.)
 Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
 Comme il était venu s'en retourna chez soi.
 Où serait le Biquet s'il eût ajouté foi
 Au mot du guet, que de fortune
 Notre Loup avait entendu ?
 Deux sûretés valent mieux qu'une,
 Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

Le Loup et le Renard

(LIVRE XI)

mais d'où vient qu'au Renard Esope accorde un point ?
 C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie.
 J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
 Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,
 Ou d'attaquer celle d'autrui,
 N'en sait-il pas autant que lui ?
 Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être
 Avec quelque raison contredire mon maître.
 Voici pourtant un cas où tout l'honneur échet
 À l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
 La Lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
 Lui parut un ample fromage.
 Deux seaux alternativement
 Puisaient le liquide élément :
 Notre Renard, pressé par une faim canine,
 S'accommode en celui qu'au haut de la machine
 L'autre seau tenait suspendu.
 Voilà l'animal descendu,
 Tiré d'erreur, mais fort en peine,
 Et voyant sa perte prochaine.
 Car comment remonter, si quelque autre affamé,
 De la même image charmé,
 Et succédant à sa misère,
 Par le même chemin ne le tirait d'affaire ?
 Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au puits.
 Le temps qui toujours marche avait pendant deux nuits
 Échancré selon l'ordinaire
 De l'astre au front d'argent la face circulaire.
 Sire Renard était désespéré.
 Compère Loup, le gosier altéré,
 Passe par là ; l'autre dit : Camarade,
 Je veux vous régaler ; voyez-vous cet objet ?
 C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait,
 La vache lo donna le lait.
 Jupiter, s'il était malade,
 Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
 J'en ai mangé cette échancrure,
 Le reste vous sera suffisante pâture.
 Descendez dans un seau que j'ai mis là exprès.
 Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
 Le Loup fut un sot de le croire.
 Il descend, et son poids, emportant l'autre part,
 Reguinde en haut maître Renard.
 Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
 Sur aussi peu de fondement ;
 Et chacun croit fort aisément
 Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

La Mort et le Bûcheron

(LIVRE I)

Un pauvre Bûcheron tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé marchait à pas pesants,
 Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos.
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Le créancier, et la corvée
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la mort, elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 C'est, dit-il, afin de m'aider
 À recharger ce bois ; tu ne tarderas guère.
 Le trépas vient tout guérir ;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes.
 Plutôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes.

Le Renard et la Cigogne

(LIVRE I)

Compère le Renard se mit un jour en frais,
 et retint à dîner commère la Cigogne.
 Le régal fut petit, et sans beaucoup d'apprêts
 Le galand pour toute besogne
 Avait un brouet clair (il vivait chichement).
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
 La Cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
 Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
 Pour se venger de cette tromperie,
 À quelque temps de là, la Cigogne le prie.
 Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
 Je ne fais point cérémonie.
 À l'heure dite il courut au logis
 De la Cigogne son hôtesse,
 Loua très fort la politesse,
 Trouva le dîner cuit à point.
 Bon appétit surtout ; Renards n'en manquent point.
 Il se réjouissait à l'odeur de la viande
 Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
 On servit, pour l'embarrasser,
 En un vase à long col et d'étroite embouchure.
 Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer,
 Mais le museau du Sire était d'autre mesure.
 Il lui fallut à jeun retourner au logis,
 Honteux comme un Renard qu'une Poule aurait pris,
 Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
 Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
 Attendez-vous à la pareille.

La Ligue des Rats

(NON RECUEILLIE DANS LES FABLES)

Une Souris craignait un Chat
 Qui dès longtemps la guettait au passage.
 Que faire en cet état ? Elle, prudente et sage,
 Consulte son Voisin : c'était un maître Rat,
 Dont la rateuse Seigneurie
 S'était logée en bonne Hôtellerie,
 Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,
 De ne craindre de Chat ou Chatte
 Ni coup de dent, ni coup de patte.
 Dame Souris, lui dit ce fanfaron,
 Ma foi, quoi que je fasse,
 Seul, je ne puis chasser le Chat qui vous menace ;
 Mais assemblant tous les Rats d'alentour,
 Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
 La Souris fait une humble révérence ;
 Et le Rat court en diligence
 À l'Office, qu'on nomme autrement la Dépense,
 Où maints Rats assemblés
 Faisaient, aux frais de l'Hôte, une entière bombance.
 Il arrive les sens troublés,
 Et les poumons tout essoufflés.
 Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces Rats. Parlez.
 – En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
 C'est qu'il faut promptement secourir la Souris,
 Car Raminagrobis
 Fait en tous lieux un étrange ravage.
 Ce Chat, le plus diable des Chats,
 S'il manque de Souris, voudra manger des Rats.
 Chacun dit : Il est vrai. Sus, sus, courons aux armes.
 Quelques Rates, dit-on, répandirent des larmes.
 N'importe, rien n'arrête un si noble projet ;
 Chacun se met en équipage ;
 Chacun met dans son sac un morceau de fromage,
 Chacun promet enfin de risquer le paquet.
 Ils allaient tous comme à la fête,
 L'esprit content, le cœur joyeux.
 Cependant le Chat, plus fin qu'eux,
 Tenait déjà la Souris par la tête.
 Ils s'avancèrent à grands pas
 Pour secourir leur bonne Amie.
 Mais le Chat, qui n'en démord pas,
 Gronde et marche au-devant de la troupe ennemie.
 À ce bruit, nos très prudents Rats,
 Craignant mauvaise destinée,
 Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
 Une retraite fortunée.
 Chaque Rat rentre dans son trou ;
 Et si quelqu'un en sort, gare encor le Matou.

Le Villageois et le Serpent

(LIVRE VI)

Esopo conte qu'un Manant,
 Charitable autant que peu sage,
 Un jour d'Hiver se promenant
 À l'entour de son héritage,
 Aperçut un Serpent sur la neige étendu,
 Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
 N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
 Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure,
 Et sans considérer quel sera le loyer
 D'une action de ce mérite,
 Il l'étend le long du foyer,
 Le réchauffe, le ressuscite.
 L'Animal engourdi sent à peine le chaud,
 Que l'âme lui revient avecque la colère.
 Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt,
 Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
 Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
 Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon salaire ?
 Tu mourras. À ces mots, plein de juste courroux,
 Il vous prend sa cognée, il vous tranche la Bête,
 Il fait trois Serpents de deux coups,
 Un tronçon, la queue, et la tête.
 L'insecte sautillant cherche à se réunir,
 Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable ;
 Mais envers qui ? c'est là le point.
 Quant aux ingrats, il n'en est point
 Qui ne meure enfin misérable.

Le Vieillard et l'Âne

(LIVRE VI)

Un Vieillard sur son Âne aperçut en passant
 Un Pré plein d'herbe et fleurissant.
 Il y lâche sa bête, et le Grison se rue
 Au travers de l'herbe menue,
 Se vautrant, grattant, et frottant,
 Gambadant, chantant et broutant,
 Et faisant mainte place nette.
 L'ennemi vient sur l'entrefaite :
 Fuyons, dit alors le Vieillard.
 – Pourquoi ? répondit le paillard.
 Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
 – Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large.
 – Et que m'importe donc, dit l'Âne, à qui je sois ?
 Sauvez-vous, et me laissez paître :
 Notre ennemi, c'est notre Maître :
 Je vous le dis en bon François.

Le Lièvre et les Grenouilles

(LIVRE II)

Un Lièvre en son gîte songeait
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?) ;
Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeait :
Cet animal est triste, et la crainte le rongé.
Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux ;
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers :
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnait notre Lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un Étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes,
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens, je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre ?
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

Le Renard et le Bouc

(LIVRE III)

Capitaine Renard allait de compagnie
Avec son ami Bouc des plus haut encornés.
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits.
Là chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : Que ferons-nous, compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi :
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine
Je grimperai premièrement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
À l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
– Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le Renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors.
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts :
Car pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.
En toute chose il faut considérer la fin.